

CONTRE L'URBANISME

suivi de

**PROGRAMME ÉLÉMENTAIRE
POUR UN BUREAU
D'URBANISME UNITAIRE**



**Attila KOTÁNYI, Raoul VANEIGEM,
Internationale Situationniste,
numéro 6, août 1961**

Raoul Vaneigem, né en 1934, participe de 1961 à 1970 à l'internationale situationniste.

il est l'auteur de nombreux textes, son oeuvre la plus célèbre est le *"Traité de savoir vivre a l'usage des jeunes générations"* 1967, disponible ici: <http://arikel.free.fr/aides/vaneigem/>, et dont *"Le livre des plaisirs"* 1979, est le prolongement critique.

il est également l'auteur d'un *"Avis aux civilisés relativement à l'autogestion généralisée"*, d'un *"Eloge de la paresse affinée"* et sous le pseudonyme de Ratgeb d' un texte intitulé *"De la grève sauvage à l'autogestion généralisée"*.

Ces trois derniers (ainsi que des centaines d'autres brochures) sont disponibles sur <http://infokiosques.net/>

COMMENTAIRES CONTRE L'URBANISME

(Vaneigem, Août 1961)

L'avis d'un expert - Chombart de Lauwe - constate, d'après des expériences précises, que les programmes proposés par les planificateurs créent dans certains cas des malaises et des révoltes, qui auraient pu être en partie évités si nous avions eu une connaissance plus approfondie des comportements réels, et surtout des motivations de ces comportements.

Grandeur et servitude de l'urbanisme. Lorsque nous avons reniflé le planificateur urbaniste avec une insistance soupçonneuse, on s'est détourné comme il convenait de le faire devant un tel manquement aux usages, une pareille incorrection. Il ne s'agit pas ici d'incriminer le verdict populaire. Le peuple s'était déjà prononcé avec la même incongruité : « espèce d'architecte ! » a toujours été, en Belgique, un langage explicite. Mais, puisque tel expert se range aujourd'hui aux avis du vulgaire et se met lui aussi à renifler le planificateur, nous voilà sauvés ! Ainsi, l'urbaniste est convaincu officiellement de susciter malaise et révolte, de les susciter « presque » comme un provocateur primaire. Il faut souhaiter une prompte réaction des pouvoirs publics ; il serait impensable que des foyers de révolte soient entretenus ouvertement par ceux mêmes qui ont pour tâche de les résorber. Il y a là un crime contre la paix sociale que seul un conseil de guerre peut trancher. Verrons-nous la justice sévir dans ses propres rangs ? À moins que l'expert ne soit, après tout, qu'un urbaniste rusé.

Si le planificateur ne peut pas connaître les motivations comportementales de ceux qu'il veut loger au mieux de leur équilibre nerveux, autant intégrer sans tarder l'urbanisme au centre de recherches criminologiques (dépister les provocateurs - voir supra - et permettre à chacun de se tenir tranquille dans la hiérarchie) ; s'il

le peut vraiment, alors la science de la répression criminelle perd sa raison d'être et change de raison sociale : l'urbanisme suffira à maintenir l'ordre établi sans recourir à l'indélicatesse des mitrailleuses. L'homme assimilé au béton, quel rêve ou quel heureux cauchemar pour les technocrates, dussent-ils y perdre ce qui leur reste d'Activité Nerveuse Supérieure, et se conserver dans le pouvoir et la dureté du béton.

Si les nazis avaient connu les urbanistes contemporains, ils auraient transformé les camps de concentration en H.L.M. Mais cette solution paraît trop brutale à M. Chombart de Lauwe. L'urbanisme idéal doit engager chacun, sans malaise ni révolte, vers la solution finale du problème de l'homme.

L'urbanisme est la réalisation concrète la plus achevée d'un cauchemar. Cauchemar, selon Littré : « état qui finit par un réveil en sursaut après une anxiété extrême ». Mais sursaut contre qui ? Qui nous a gavé jusqu'à la somnolence ? Il serait aussi stupide d'exécuter Eichmann que de pendre les urbanistes. C'est s'en prendre aux cibles quand on se trouve dans un champ de tir !

Planification est le grand mot, le gros mot disent certains. Les spécialistes parlent de planification économique, et d'urbanisme planifié, puis ils clignent de l'oeil d'un air entendu et, pour autant que le jeu soit bien rendu, tout le monde applaudit. Le clou du spectacle, c'est la planification du bonheur. Déjà, l'avocat des chiffres mène son enquête ; des expériences précises établissent la densité des téléspectateurs ; ils s'agit d'aménager le territoire autour d'eux, de construire pour eux, sans les distraire des préoccupations dont on les nourrit par les yeux et par les oreilles. Il s'agit d'assurer à tous une vie paisible et un équilibre, avec cette prévoyance avisée dont faisaient preuve les pirates de bandes dessinées dans leur sentence : «Les morts ne parlent pas». L'urbanisme et l'information sont complémentaires dans les sociétés capitaliste et «anti-capitaliste», ils organisent le silence.

Habiter est le « buvez coca-cola » de l'urbanisme. On remplace la nécessité de boire par celle de boire coca-cola. Habiter, c'est être partout chez soi, dit Kiesler, mais une telle vérité prophétique ne saisit personne par le cou, elle est un foulard contre le froid qui gagne, même si elle évoque un noeud coulant. Nous sommes habités, c'est de ce point qu'il faut partir.

Public-relation, l'urbanisme idéal est la projection dans l'espace de la hiérarchie sociale sans conflit. Routes, pelouses, fleurs naturelles et forêts artificielles lubrifient les rouages de la sujétion, la rendent aimable. Dans un roman fiction d'Yves Touraine, l'État offre même aux travailleurs pensionnés un masturbateur électronique ; l'économie et le bonheur y trouvent leur compte.

Un certain urbanisme de prestige est nécessaire, prétend Chombart de Lauwe. Ce spectacle qu'il nous propose rend Haussmann folklorique, lui qui ne pouvait ménager le prestige en dehors d'un champ de tir. Cette fois, il s'agit d'organiser scéniquement le spectacle sur la vie quotidienne, de laisser vivre chacun dans le cadre correspondant au rôle que la société capitaliste lui impose, de l'isoler davantage en l'éduquant comme un aveugle à se reconnaître illusoirement dans une matérialisation de sa propre aliénation.

L'éducation capitaliste de l'espace n'est rien que l'éducation dans un espace où l'on perd son ombre, où l'on achève de se perdre à force de se chercher dans ce qui n'est pas soi. Quel bel exemple de ténacité pour tous les professeurs et autres organisateurs patentés de l'ignorance.

Le tracé d'une ville, ses rues, ses murs, ses quartiers forment autant de signes d'un conditionnement étrange. Quel signe y reconnaître qui soit nôtre ? Quelques grafitis, mots de refus ou gestes interdits, gravés à la hâte, dont l'intérêt n'apparaît aux gens doctes que sur les murs de Pompéï, dans une ville fossile. Mais nos villes sont plus fossilisées encore. Nous voulons habiter en pays de connaissance,

parmi des signes vivants comme des amis de chaque jour. La révolution sera aussi la création perpétuelle de signes qui appartiennent à tous.

Il y a une lourdeur incroyable dans tout ce qui touche à l'urbanisme. Le mot construire coule à pic, dans la flotte où les autres mots possibles surnagent. Partout où la civilisation bureaucratique s'est étendue l'anarchie de la construction individuelle a été consacrée officiellement, et prise en charge par les organismes compétents du pouvoir, de telle sorte que l'instinct de construction a été extirpé comme un vice et ne survit plus guère que chez les enfants, les primitifs (les irresponsables, dans la terminologie administrative). Et chez tous ceux qui, à défaut de changer de vie, la passent à démolir et à rebâtir leur bicoque.

L'art de rassurer, l'urbanisme entend bien l'exercer sous sa forme la plus pure : l'ultime politesse d'un pouvoir sur le point d'assurer totalement le contrôle des esprits.

Dieu et la Cité : Nulle force abstraite et inexistante ne pouvait, mieux que l'urbanisme, revendiquer la succession de Dieu au poste de portier laissé vacant par le décès que l'on sait. Avec son ubiquité, son immense bonté et, quelque jour peut-être, sa puissance souveraine, l'urbanisme (ou son projet) aurait certes de quoi effrayer l'Église, s'il y avait le moindre doute concernant l'orthodoxie du pouvoir. Mais il n'en est rien car l'Église était «urbanisme» bien avant le pouvoir ; que pourrait-elle redouter d'un Saint-Augustin laïc?

Il y a quelque chose d'admirable à faire coexister dans le mot « habiter » des milliers d'êtres à qui l'on ôte jusqu'à l'espoir d'un jugement dernier. En ce sens, l'admirable couronne l'inhumain.

Industrialiser la vie privée : « Faites de votre vie une affaire », tel sera le nouveau slogan. Proposer à chacun d'organiser son milieu vital comme une petite usine qu'il faut gérer, comme une entreprise

miniature avec ses substituts de machines, sa production de prestige, son capital constant de murs et de meubles, n'est-ce pas la meilleure façon de rendre parfaitement compréhensibles les soucis de ces messieurs qui possèdent une usine, une vraie, une grande, qui elle aussi doit produire ?

Uniformiser l'horizon : Les murs et les coins de verdure apprêtés assignent au rêve et à la pensée des limites nouvelles, car c'est malgré tout poétiser le désert que de savoir où il finit.

Les villes nouvelles effaceront jusqu'aux traces des combats qui opposèrent les villes traditionnelles aux hommes qu'elles voulurent opprimer. Extirper de la mémoire de tous cette vérité que chaque vie quotidienne a son histoire et, dans le mythe de la participation, contester le caractère irréductible du vécu, c'est en ces termes que les urbanistes exprimeraient les objectifs qu'ils poursuivent, s'ils daignaient écartier un instant l'esprit de sérieux qui obstrue leur pensée. Quand l'esprit de sérieux disparaît, le ciel s'éclaircit, tout devient plus net, ou presque ; ainsi, les humoristes le savent bien, détruire l'adversaire à coups de bombes H c'est se condamner à mourir en de plus longues souffrances. Faudra-t-il se moquer longtemps des urbanistes pour qu'ils saisissent dans l'attentat qu'ils préméditent l'esquisse de leur suicide ?

Les cimetières sont les zones de verdure les plus naturelles qui soient, les seules à s'intégrer harmonieusement dans le cadre des villes futures, comme les derniers paradis perdus.

Les prix de revient doivent cesser d'être un obstacle au désir de bâtir, ainsi revendique le bâtisseur de gauche. Qu'il dorme en paix, ce sera pour bientôt, quand le désir de bâtir aura disparu.

En France se sont développés les procédés faisant de la construction un jeu de mécano (J.-E. Havel (1)). En mettant les choses au mieux, un self-service n'est jamais qu'un endroit où l'on sert, au sens où la fourchette sert à manger.

Mêlant le machiavélisme au béton armé, l'urbanisme a bonne conscience. Nous entrons dans le règne des délicatesses policières. Asservir dans la dignité.

Construire dans la confiance : même la réalité des baies vitrées ne dissimule pas la communication fictive, même l'ambiance des lieux publics dénonce le désespoir et l'isolement des consciences privées, même le remplissage affairé de l'espace se mesure en temps morts.

Projet pour un urbanisme réaliste : remplacer les escaliers de Piranèse par des ascenseurs, transformer les tombes en buildings, border les égouts de platanes, aménager les poubelles en vivoirs, empiler les taudis et bâtir toutes les villes en forme de musée ; tirer parti de tout, même de rien.

L'aliénation à portée de la main : l'urbanisme rend l'aliénation tactile. Le prolétariat affamé vivait l'aliénation dans la souffrance des bêtes. Nous la vivons dans la souffrance aveugle des choses. Se sentir autre à tâtons.

Les urbanistes honnêtes et clairvoyants ont le courage des stylites. Ferons-nous de notre vie un désert pour rendre leurs aspirations légitimes ?

Les gardiens de la foi philosophique ont découvert depuis quelque vingt ans l'existence d'une classe ouvrière. À l'heure où les sociologues s'entendent pour décréter que la classe ouvrière n'existe plus, les urbanistes, eux, n'ont attendu ni les philosophes, ni les sociologues pour inventer l'habitant. Il faudra leur rendre cette gloire qu'ils furent parmi les premiers à discerner les dimensions nouvelles du prolétariat. Définition d'autant plus précise et d'autant moins abstraite qu'ils surent, avec les méthodes de dressage les plus souples, guider vers une prolétarisation moins brutale, mais radicale, la presque totalité de la société.

Avis aux bâtisseurs de ruines : aux urbanistes succéderont les derniers troglodytes de bidonvilles et de taudis. Ceux-là sauront construire. Les privilégiés des cités-dortoirs ne pourront que détruire. Il faut attendre beaucoup d'une telle rencontre : elle définit la révolution.

En se dévaluant, le sacré est devenu mystère : l'urbanisme est l'ultime déchéance du Grand-Architecte.

Derrière l'infatuation technologique se dissimule une vérité révélée, comme telle indiscutable : il faut « habiter ». Sur la nature de pareille vérité, le clochard sait très bien à quoi s'en tenir. Sans doute, mieux que quiconque, mesure-t-il, parmi les poubelles où le contraint de vivre une interdiction d'habiter, combien bâtir sa vie et bâtir sa demeure ne se distinguent pas dans le seul plan de vérité qui soit, la pratique. Mais l'exil où le tient notre monde policé rend son expérience si dérisoire et si malaisée que le bâtisseur patenté y trouverait prétexte à se justifier - à supposer, hypothèse absurde, que le pouvoir cessât de cautionner son existence.

Il paraît que la classe ouvrière n'existe plus. Des quantités considérables d'anciens prolétaires peuvent aujourd'hui accéder au confort jadis réservé à une minorité, on connaît la chanson. Mais n'est-ce pas plutôt une quantité croissante de confort qui accède à leurs besoins et leur donne le prurit de la demande ? En sorte qu'une certaine organisation du confort, semble-t-il, prolétarise sur un mode épidémique tous ceux qu'elle contamine par la force des choses. Or, la force des choses s'exerce par l'entremise de responsables dirigeants, prêtres d'un ordre abstrait dont les seuls privilèges se résumeront tôt ou tard à régner sur un centre administratif entouré de ghettos. Le dernier homme mourra d'ennui comme une araignée meurt d'inanition au milieu de sa toile.

Il faut bâtir en hâte, il y a tant de monde à loger, disent les humanistes du béton armé. Il faut creuser des tranchées sans tarder,

disent les généraux, il y a toute la patrie à sauver. N'y a-t-il pas quelque injustice à louer les premiers et à se gausser des seconds ? Dans l'ère des missiles et du conditionnement, la plaisanterie des généraux est encore une plaisanterie de bon goût. Mais élever des tranchées en l'air sous le même prétexte !

Raoul VANEIGEM, « Commentaires contre l'urbanisme », Internationale Situationniste, no6, août 1961

(1) Jean-Eugène Havel, Habitat et Logement, Paris, P.U.F., 1957

PROGRAMME ÉLÉMENTAIRE
POUR UN BUREAU D'URBANISME UNITAIRE
(KOTANYI & VANEIGEM, Août 1961)

1. NÉANT DE L'URBANISME ET NÉANT DU SPECTACLE

L'urbanisme n'existe pas : ce n'est qu'une « idéologie », au sens de Marx. L'architecture existe réellement, comme le coca-cola : c'est une production enrobée d'idéologie mais réelle, satisfaisant faussement un besoin faussé. Tandis que l'urbanisme est comparable à l'étalage publicitaire autour du coca-cola, pure idéologie spectaculaire. Le capitalisme moderne, qui organise la réduction de toute la vie sociale en spectacle, est incapable de donner un autre spectacle que celui de notre propre aliénation. Son rêve d'urbanisme est son chef-d'oeuvre.

2. LA PLANIFICATION URBAINE COMME
CONDITIONNEMENT ET FAUSSE PARTICIPATION

Le développement du milieu urbain est l'éducation capitaliste de l'espace. Il représente le choix d'une certaine matérialisation du possible, à l'exclusion d'autres. Comme l'esthétique, dont il va suivre le mouvement de décomposition, il peut être considéré comme une branche assez négligée de la criminologie. Cependant, ce qui le caractérise au niveau de « l'urbanisme » par rapport à son niveau simplement architectural, c'est d'exiger un consentement de la population, une intégration individuelle dans le déclenchement de cette production bureaucratique du conditionnement.

Tout ceci est imposé au moyen d'un chantage à l'utilité. On cache que l'importance complète de cette utilité est mise au service de la réédification. Le capitalisme moderne fait renoncer à toute critique par le simple argument qu'il faut un toit, de même que la télévision

passé sous le prétexte qu'il faut de l'information, de l'amusement. Menant à négliger l'évidence que cette information, cet amusement, ce mode d'habitat ne sont pas faits pour les gens mais sans eux, contre eux.

Toute la planification urbaine se comprend seulement comme champ de la publicité-propagande d'une société, c'est-à-dire l'organisation de la participation dans quelque chose où il est impossible de participer.

3. LA CIRCULATION, STADE SUPRÊME DE LA PLANIFICATION URBAINE

La circulation est l'organisation de l'isolement de tous. C'est en quoi elle constitue le problème dominant des villes modernes. C'est le contraire de la rencontre, l'absorption des énergies disponibles pour des rencontres, ou pour n'importe quelle sorte de participation. La participation devenue impossible est compensée sous forme de spectacle. Le spectacle se manifeste dans l'habitat et le déplacement (standing du logement et des véhicules personnels). Car, en fait, on n'habite pas un quartier d'une ville, mais le pouvoir. On habite quelque part dans la hiérarchie. Au sommet de cette hiérarchie, les rangs peuvent être mesurés au degré de circulation. Le pouvoir se matérialise par l'obligation d'être présent quotidiennement en des lieux de plus en plus nombreux (dîners d'affaires) et de plus en plus éloignés les uns des autres. On pourrait caractériser le haut dirigeant moderne comme un homme à qui il arrive de se trouver dans trois capitales différentes au cours d'une seule journée.

4. LA DISTANCIATION DEVANT LE SPECTACLE URBAIN

La totalité du spectacle qui tend à intégrer la population se manifeste aussi bien comme aménagement des villes et comme réseau permanent d'informations. C'est un cadre solide pour protéger les conditions existantes de la vie. Notre premier travail est de permettre aux gens de cesser de s'identifier à l'environnement et aux conduites

modèles. Ce qui est inséparable d'une possibilité de se reconnaître librement dans quelques premières zones délimitées pour l'activité humaine. Les gens seront encore obligés pendant longtemps d'accepter la période réifiée des villes. Mais l'attitude avec laquelle ils l'accepteront peut être changée immédiatement. Il faut soutenir la diffusion de la méfiance envers ces jardins d'enfants aérés et colorés que constituent, à l'Est comme à l'Ouest, les nouvelles cités-dortoirs. Seul le réveil posera la question d'une construction consciente du milieu urbain.

5. UNE LIBERTÉ INDIVISIBLE

La principale réussite de l'actuelle planification des villes est de faire oublier la possibilité de ce que nous appelons urbanisme unitaire, c'est-à-dire la critique vivante, alimentée par les tensions de toute la vie quotidienne, de cette manipulation des villes et de leurs habitants. Critique vivante veut dire établissement de bases pour une vie expérimentale : réunion de créateurs de leur propre vie sur des terrains équipés à leurs fins. Ces bases ne sauraient être réservées à des « loisirs » séparés de la société. Aucune zone spatio-temporelle n'est complètement séparable. En fait, il y a toujours pression de la société globale sur ses actuelles « réserves » de vacances. La pression s'exercera en sens inverse dans les bases situationnistes, qui feront fonction de têtes de ponts pour une invasion de toute la vie quotidienne. L'urbanisme unitaire est le contraire d'une activité spécialisée ; et reconnaître un domaine urbanistique séparé, c'est déjà reconnaître tout le mensonge urbanistique et le mensonge dans toute la vie.

C'est le bonheur qui est promis dans l'urbanisme. L'urbanisme sera donc jugé sur cette promesse. La coordination des moyens de dénonciation artistiques et des moyens de dénonciation scientifiques doit mener à une dénonciation complète du conditionnement existant.

6. LE DÉBARQUEMENT

Tout l'espace est déjà occupé par l'ennemi, qui a domestiqué pour son usage jusqu'aux règles élémentaires de cet espace (par delà la juridiction : la géométrie). Le moment d'apparition de l'urbanisme authentique, ce sera de créer, dans certaines zones, le vide de cette occupation. Ce que nous appelons construction commence là. Elle peut se comprendre à l'aide du concept de « trou positif » forgé par la physique moderne. Matérialiser la liberté, c'est d'abord soustraire à une planète domestiquée quelques parcelles de sa surface.

7. LA LUMIÈRE DU DÉTOURNEMENT

L'exercice élémentaire de la théorie de l'urbanisme unitaire sera la transcription de tout le mensonge théorique de l'urbanisme, détourné dans un but de désaliénation : il faut nous défendre à tout moment de l'épopée des bardes du conditionnement ; renverser leurs rythmes.

8. CONDITIONS DU DIALOGUE

Le fonctionnel est ce qui est pratique. Est pratique seulement la résolution de notre problème fondamental : la réalisation de nous-mêmes (notre détachement du système de l'isolement). Ceci est l'utile et l'utilitaire. Rien d'autre. Tout le reste ne représente que des dérivations minimales du pratique, sa mystification.

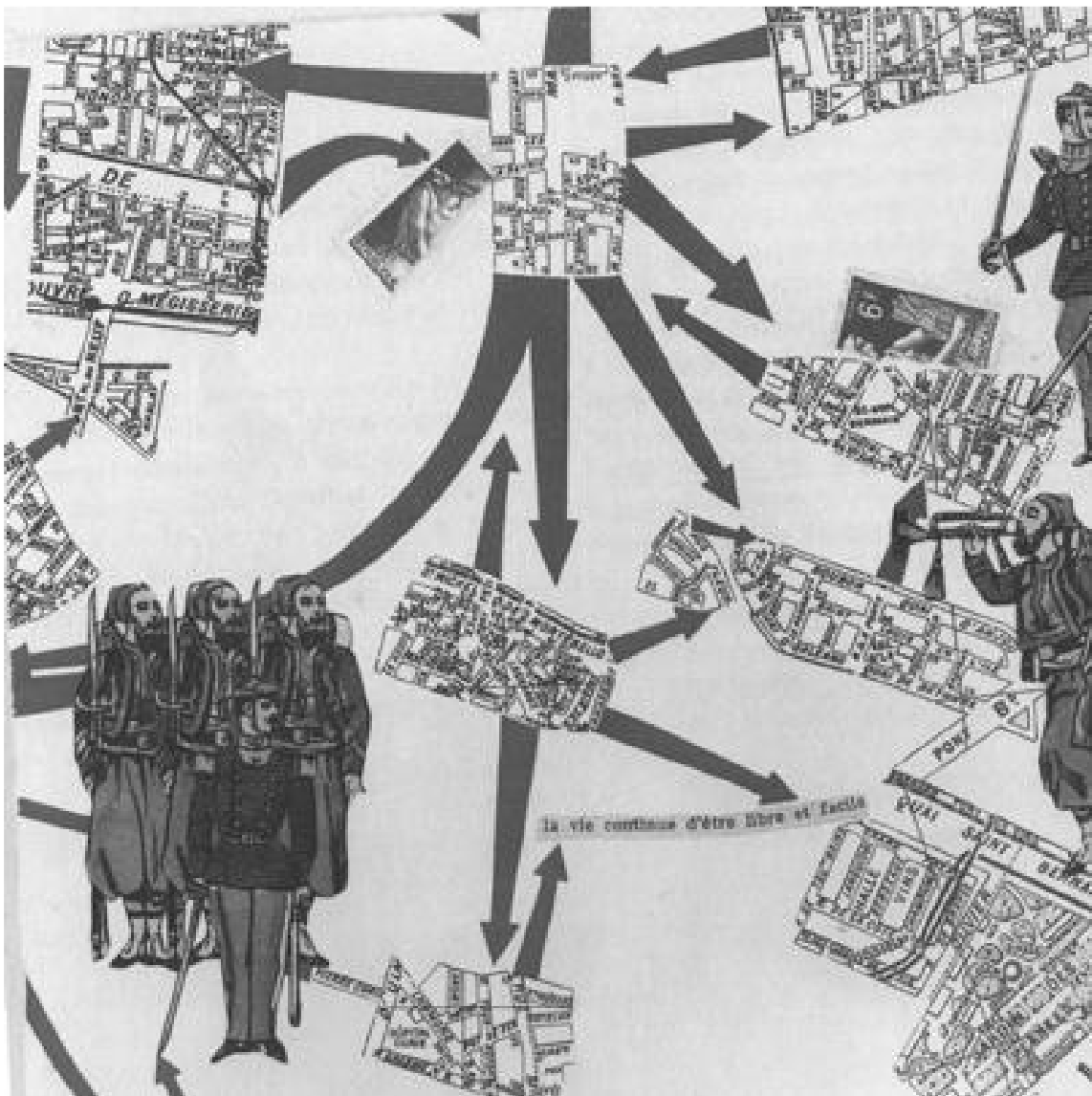
9. MATIÈRE PREMIÈRE ET TRANSFORMATION

La destruction situationniste du conditionnement actuel est déjà, en même temps, la construction des situations. C'est la libération des énergies inépuisables contenues dans la vie quotidienne pétrifiée. L'actuelle planification des villes, qui se présente comme une géologie du mensonge, fera place, avec l'urbanisme unitaire, à une technique de défense des conditions toujours menacées de la liberté, au moment où les individus - qui en tant que tels n'existent pas encore - construiront librement leur propre histoire.

10. FIN DE LA PRÉHISTOIRE DU CONDITIONNEMENT

Nous ne soutenons pas qu'il faut revenir à un stade quelconque d'avant le conditionnement ; mais passer au delà. Nous avons inventé l'architecture et l'urbanisme qui ne peuvent pas se réaliser sans la révolution de la vie quotidienne ; c'est-à-dire l'appropriation du conditionnement par tous les hommes, son enrichissement indéfini, son accomplissement.

Attila KOTÁNYI & Raoul VANEIGEM, « Programme élémentaire pour un Bureau d'urbanisme unitaire », Internationale Situationniste, n°6, août 1961



Collage expédié par Guy Debord à Constant en 1959

La construction
des villes sera
l'affaire de tous
quand le dernier
urbaniste aura
été pendu avec
les tripes du
dernier
pédagogue.

